

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISANT
Tous les VENDREDIS

Le Clairon

PUBLIÉ PAR
L'Imprimerie Yamaska
INCORPORÉE.

L'invité à la valse

Sir Wilfrid Laurier a disposé, et de façon définitive, des suggestions lancées par la coterie impérialisatrice qui, depuis tantôt deux mois fait chanter aux câbles transatlantiques tant et de si diverses invités à la valse.

La dernière en date, s'adressait plus particulièrement à Sir Wilfrid Laurier : on l'invitait à entrer dans le quadrille naval, à donner le bras à M. R. L. Borden, dont, sans doute, les chefs d'orchestres impérialistes redoutent l'inexpérience chorégraphique.

Tant que M. R. L. Borden est en Angleterre, ces messieurs lui tiennent le coude ; ils veillent à ce qu'il danse le rigodon en mesure ; d'ailleurs, l'orchestre qui est à leurs gages, guette les entrechats de l'excellent R. L. Borden, au moindre indice de défaillance, la grosse caisse, les cymbales le trombone, éclatent en tumultes ; et l'empire est sauvé.

Mais voici qu'approche l'heure de la séparation ; M. R. L. Borden va quitter l'île de Calypso et les imprésario impérialisateurs éprouvent de cruelles inquiétudes.

Ils savent à quoi s'en tenir sur le compte de M. R. L. Borden ; ils le connaissent par cœur, car ce sont eux, des hommes, et de forts experts habitués à tirer les ficelles des marionnettes.

Ils se demandent avec anxiété, si, rendu de l'autre côté de l'Atlantique, M. R. L. Borden qui a, comme la girouette, une propension à tourner à tous les vents,—ceux surtout qui viennent de la mer,—n'oscillera pas !

Il avaient pensé à lui envoyer le premier Lord de l'amirauté, dont la présence au Canada, avec une puissante escadre, l'aurait rappelé au sentiment de ses promesses.

Metteurs en scène fort habiles, ces messieurs s'étaient préoccupés autour de M. R. L. Borden, en Canada un atmosphère favorable, dûment imprégné d'évocations impériales.

Ils n'ignoraient point qu'avec les gens du caractère de M. R. L. Borden, les influences ambiantes comptent énormément : les roseaux s'inclinent dociles au caprice des vents.

Mais la suggestion fut particulièrement mal accueillie au Canada l'idée de voir arriver le premier ministre du Canada, entouré comme un hôte du premier lord de l'amirauté, de l'admiral prince de Battemberg et des cuirassés anglais, n'a point souri aux canadiens. Prudents ces messieurs ont rengainé leur compliment.

C'est alors qu'ils imaginèrent de lancer cette curieuse invitation à Sir Wilfrid Laurier, le priant de donner le bras à M. R. L. Borden, dans la contre-danse navale. À les en croire les bons apôtres le gouvernement anglais désirait de tout son cœur, voir la question de la politique navale, au Canada, échapper aux controverses des partis politiques.

Ils invitaient donc Sir Wilfrid Laurier à embarquer dans la galère, pour y ramer sur le même banc que M. R. L. Borden.

Sir Wilfrid a simplement déclaré que, quant à lui, sa politique navale qui est celle de tout son parti, était bien définie, connue et qu'elle restait immuable.

On sait où le trouver ; par conséquent, point n'est besoin pour lui de se déranger.

Cela est parfaitement logique, et cela dispose de façon définitive de la suggestion de Londres.

Le parti libéral attend tranquillement sous l'orme que M. R. L. Borden se décide et fasse connaitre ses propositions navales.

Pour ce qui est de soustraire la question de la marine aux discussions des partis politiques, la proposition est vraiment par trop ridicule.

Qui donc, sinon ce bon M. Borden lui-même et ses fidèles partisans, en ont fait une question de parti au Canada ? Ils l'ont exploité de leur mieux, de connivence avec leurs complices nationalistes, pour leurs manœuvres sur le champ de bataille électoral.

La résolution adoptée unanimement par le parlement d'Ottawa au printemps de 1909 plaçait cette question hors de la mêlée des partis canadiens.

Pour assurer cette unanimité, Sir Wilfrid Laurier a même consenti à modifier le texte de la résolution, pour donner satisfaction aux amis de M. Borden.

Cependant, dès le lendemain, le changeant et vacillant M. R. L. Borden, se déjouait sans vergogne pour servir les intérêts de son parti ; alléché par les tambourinades nationalistes, il faisait volte face et prenait le parti libéral entre deux feux : d'un côté les pétarades des totonomistes contre la marine soi-disant impériale de Laurier ; de l'autre la vociférations des jingos contre la marine "de fer blanc" !

Nous avons perdu la première marche ; il en reste une autre à jouer, et dans laquelle nous n'aurons à tenir que le rôle de spectateurs amusés.

Il est évident que M. R. L. Borden éprouve de sérieuses inquiétudes à la veille de livrer cette bataille, avec ses anciens alliés les totonomistes ; il désire fort obtenir le concours des bataillons libéraux pour écraser ses adversaires actuels. Le

calcul n'est pas bête mais les libéraux ne le sont pas non plus ; ils n'entendent point faire le jeu de M. Borden, ni celui de ses inspirateurs impérialistes.

De tout ce qui s'est passé en ces dernières semaines, il est évident que M. R. L. Borden est dans ses petits souliers ; le moment approche où il va lui falloir sortir des brouillards oratoires, sillonnés d'éclairs impérialistes dont il s'est enveloppé pendant son séjour en Grande Bretagne.

Il va lui falloir prendre une décision ; M. R. L. Borden n'est pas un homme de décision.

Il est, de nature, comme le brave conseiller d'un village de français qui, le moment venu de donner son vote, cherchait invariablement à esquiver la responsabilité en déclarant, soupirant :

"Moi, monsieur le maire, je suis de l'avis de ces messieurs !"

Il est, ce brave M. R. L. Borden, toujours de l'avis de "ces messieurs" : tour à tour il a été de l'avis de Laurier, de celui de Sam Hughes, de celui de Bourassa et de Monk ; il était à Londres de l'avis des jingos. Que sera-t-il à son retour à Ottawa ?

Ce n'est pas le clownesque L. P. Pelletier, son compagnon de retour qui pourra fixer son indécision. Car L. P. Pelletier est lui aussi de ceux qui sont "de l'avis de ces messieurs."

L. P. Pelletier, le gaillard qui déclarait à Trois-Pistoles : "qu'anti-impérialisme, était synonyme de déloyauté", n'est il pas, en effet, le même individu qui, il y a un an, se proclamait totonomiste intégral !

Et ce n'est pas M. Monk, effrayé de constater qu'il y a tant d'eau au Canada qui pourra aider M. R. L. Borden à sortir de ses indécisions !

Il y avait bien Sam Hughes, mais il s'en va faire emplette de canons en Angleterre !

Il reste M. Bourassa qui déjà a engagé la bataille.

Mais d'autre part le "Montreal Star" et la "Patrie" seront là pour rappeler M. R. L. Borden à ses engagements solennels !

En vérité, tout n'est pas rose pour ce pauvre M. R. L. Borden aux banquets vont succéder les conseils de cabinet.

Il ne pourra pas se dérober plus longtemps ; il va lui falloir prendre une décision !

C'est comme si on parlait de lui arracher une dent !

Préparons-nous

Si l'on veut la victoire, préparons-nous au combat. Les grands succès que le parti libéral a remportés, presque au lendemain du 21 septembre dernier, ont rendu nos adversaires politiques fort nerveux, et ce n'est pas sans raison qu'il appréhendent la nécessité de faire un appel au peuple à une date plus rapprochée qu'ils ne le désiraient. On peut s'expliquer leur triste état d'âme, malgré qu'on ne soit encore qu'à moins d'un an de leur victoire escamotée par l'exploitation du fanatisme et des préjugés. Laurier n'avait-il pas prédit, il y a à peine un an, lorsqu'il parlait des adversaires du parti libéral au Canada, qu'ils "s'entre-dévoreraient s'ils arrivaient au pouvoir" ?

Il suffit de jeter les yeux autour de nous, de nous arrêter, pendant quelques instants, sur ce qui se passe d'observer cette course effrénée d'affaires, de constater le nombre des désemparés, d'écouter les imprécations de la légion des déçus, de s'amuser même de cette violence dans les prises de bec entre gens qui, il y a un an, se faisaient des mamours, d'être témoin, par exemple, des coups d'épée qu'échangent, en les accentuant, La Patrie et Le Devoir alors qu'il y a un an les colonnes du journal de M. Tarte n'étaient pas assez longues ni assez larges pour célébrer avec une pompeuse mise en page les triomphes oratoires du chef du nationalisme déchu. M. Bourassa et La Patrie étaient liés par une amitié peu solide, il faut croire, à cause probablement des "doctrines qu'ils avaient aimées ensemble et qu'ensemble ils avaient reniées".

Ajoutons à ces spectacles, celui de voir M. M. Monk, Pelletier et Nantal, les trois rénégats qui ont perdu tout le peu de prestige qu'ils pouvaient avoir, se préparer à sortir du cabinet Borden et nous pouvons en juger de

la panique fatale qui menace le parti bleu et qui ne saurait tarder.

Préparons nous au combat ! Au cours du mois prochain reviendra l'époque où les secrétaires trésoriers de chaque municipalité rurale, particulièrement, doivent faire une liste alphabétique de toutes les personnes qui sont électeurs d'après le rôle d'évaluation alors en vigueur. Le conseil municipal a jusqu'au 15 octobre pour examiner et corriger les listes électorales, sur plainte produite.

La disposition de la loi de la dernière session qui abolit le vote plural n'entre en vigueur que le 1er avril 1913, les listes préparées le mois prochain devront être basées sur l'ancien cens électoral. Mais nos amis feront bien de noter avec soin les électeurs qui figureraient sur ces listes tout en étant domiciliés ailleurs, afin que, s'il survenait des élections après le 1er avril, ils puissent contester le droit de vote de ces électeurs.

Ainsi, que nos amis, les vaillants et généreux libéraux, ceux qui luttent par véritable esprit public, aient l'œil ouvert et le bon.

Préparons la revanche !

Haute trahison

Si Bonar Law, sir Edward Carson et Frederick E. Smith continuent leurs discours incendiaires et suscitent des troubles contre le Home Rule dans l'Ulster, dit le Dundee Advertiser, le gouvernement britannique agira envers eux comme autrefois il fit à l'endroit de Parnell. Winston Churchill a dit publiquement que sir Edward Carson avait cherché à établir un gouvernement provisoire en Irlande pour protester contre ce qu'il appelle l'imposition du Home Rule. Il ajoute que sir Edward a fait venir des armes en quantité considérable dans l'Ulster, et que, quelque soit son mérite comme

soldat, il est bien certain qu'il y a des bornes faciles à franchir entre l'observance forcée des lois et les menées criminelles contre la sûreté de l'Etat.

Sir William Byles, député radical, dit dans une lettre publiée par la presse, que Bonar Law se tranquilliserait sûrement parce qu'il sait que l'avocat général du Royaume-Uni prépare des mandats d'arrestation.

Voilà ce que les petits saints de l'orangisme font en Irlande et dans la Grande Bretagne. Voilà ce qu'ils cherchent à faire au Canada en conseillant aux masses anglo-saxonnes de prendre les armes contre l'invasion française et catholique, tout comme ils recommandent aux masses orangistes d'Ulster de s'armer contre le Home Rule, c'est-à-dire contre la grosse majorité catholique.

La dernière réunion des Prentice Boys à Cornwall a donné lieu à des discours qui signifiaient exactement que si la Constitution du Canada ne garantissait pas assez la domination complète aux orangistes, il fallait l'amender coûte que coûte, même si la force était nécessaire.

Il y a peu de différence entre la réunion de Cornwall, les diatribes de la Sentinelle et la conduite d'un Bonar Law ou d'un sir Edward Carson.

Les prétentions des Provinces Maritimes

Le "Manitoba Free Press" prend position au sujet de la représentation des provinces maritimes lors de la prochaine redistribution. Il nie carrément aux journaux et aux hommes politiques de ces provinces la faveur d'avoir une représentation stable, contraire aux dispositifs de l'Acte de l'Amérique du Nord. Leur demande, dit-il, en est une que le Parlement ne peut pour un moment, considérer sérieusement, comme les hommes politiques, les journaux et la population en général doit le savoir parfaitement bien. La "représentation par la population", tel est le principe qui doit toujours prévaloir dans notre Dominion.

Il y a une couple de semaines on annonçait que le premier ministre Fleming du Nouveau Brunswick proposait une conférence entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux des trois provinces maritimes pour cet automne. À cette conférence, l'hon. L. Fleming suggérerait un minimum stable de représentation pour les trois provinces près de la mer, et il aurait sur ce sujet l'appui des premiers ministres de ces provinces.

Il ne doit y avoir aucun arrangement spécial pour les provinces maritimes. Cette question doit être résolue d'une manière définitive afin d'empêcher tout trouble à l'avenir.

Si les provinces maritimes n'augmentent pas en population en proportion avec le reste du pays, elles doivent se résigner à perdre des députés. La base de représentation doit être le principe posé par l'Acte de l'Amérique même de l'Atlantique au Pacifique. Le Nord pour la répartition des sièges électoraux par tout le Canada après chaque recensement est juste et on ne doit pas s'en départir.

Il est vrai que les provinces de Québec, Ontario et Manitoba ont été agrandies depuis leur entrée dans la Confédération mais cela n'a rien à faire dans le cas présent.

L'agrandissement d'une province ne change pas le principe que le vote d'un citoyen canadien de n'importe quelle province doit être mis sur une base d'égalité avec le vote de chaque citoyen canadien d'une autre province.

Comme matière de fait Québec n'a été agrandie que cette année et il est bien stipulé dans le bill d'agrandissement, que seule la population conte-

nue dans les limites de la province avant l'annexion de l'Ungava servirait de base à la représentation [des provinces] au parlement d'Ottawa.

D'ailleurs cette manière de déterminer le quotient de la représentation fédérale n'est qu'un détail ; l'essentiel est de choisir le quotient sans lequel il n'y aurait pas de justice dans la manière de fixer la représentation des provinces.

Nouvelles Diverses.

La Société des Artisans Canadiens-français a célébré, dimanche, à Montréal, sa fête patronale et a fait l'inauguration de son nouvel édifice, au carré Viger. La société a tenu sa convention, à laquelle a été discuté le projet d'augmenter ses taux d'assurance avec un effet rétroactif pour les membres admis dans la société avant 1907.

La situation s'aggrave en Albanie. Les insurgés occupent Uskup, et il paraît qu'ils ont l'intention de forcer le gouvernement turc à établir sur le trône l'ancien sultan Abdul Hamid.

Clarence S. Darrow a été acquitté, samedi, à Los Angeles, de l'accusation d'avoir corrompu un juré dans la cause des McNamara. Mais une autre accusation de même nature doit être portée contre lui et il devra subir un autre procès.

On annonce de St. Petersburg que la visite de M. Poincaré en Russie a démontré que l'alliance franco-russe n'a jamais été aussi solide qu'à présent.

Une dépêche de Rome annonce que Gabriel d'Annunzio, l'écrivain italien, parcourt en ce moment la Touraine en automobile et recueille des notes qui lui fourniront la matière d'un roman dont le sujet sera la disparition de la "Joconde".

Le Stromboli est en activité, et un savant, M. Perrett, dit que cette éruption est plus sérieuse que celle de 1907.

La forêt de l'Estérel, près de Nîmes, est en feu. Les dégâts sont dès à présent importants, et plusieurs villas sont menacées par l'incendie. Les troupes coopèrent à enrayer le progrès des flammes.

On mande de Mourmelon, France, que l'amateur Gaubert a gagné le prix Michelin de 50,000 francs pour le lancement de projectiles à bord d'un aéroplane.

D'après une dépêche d'Ottawa, sir Wilfrid aurait déclaré, en réponse à la rumeur disant que le gouvernement Borden devait l'inviter pour résoudre le problème de la marine canadienne que le parti libéral a sur cette question une politique claire et précise, qui a été définie au cours de la dernière session et que le parti libéral n'est nullement disposé d'adhérer à la combinaison du cabinet Borden.

L'administration municipale d'Ottawa est en déficit cette année d'une centaine de mille dollars. L'an dernier le déficit se chiffrait à \$80,000.

M. C. E. Bélanger, agent de la Cie du Grand Tronc, vient d'accompagner au Canada 300 Canadiens français des États Unis qui vont prendre des terres dans le Nord Ouest. Le mouvement de rapatriement est fortement poussé par la compagnie et on compte que plusieurs milliers des nôtres reviendront en Canada d'ici à la fin de l'année.

Entretien avec un citoyen de Toronto

Dimanche dernier, le 11 août 1912, un homme convenablement vêtu, coiffé d'un chapeau de paille "sailor", paraissant à sa barbe presque toute blanche—âgé d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, marchait lentement, malgré la défense, sur la voie ferrée qui longe le fleuve Saint-Laurent, dans la paroisse de Château-Richer.

Il était sept heures du soir car la cloche de l'église sonnait l'angelus.

L'étranger—c'en était un évidemment—s'était arrêté pour considérer la grève, couverte de foin, qui verdissait au sud de la voie. J'étais tout près de lui, assis sur un mur de pierre élevé d'une couple de pieds, et occupé à lire, quand il m'interpella :

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, je voudrais avoir un renseignement, mais je ne parle pas le français.

—J'essaierai de vous être agréable, monsieur, lui répondis-je.

La conversation s'engagea. L'étranger m'informa, en s'excusant un peu, qu'il était de la province d'Ontario, et citoyen de Toronto. Il m'exprima tout de suite son regret de ce que la population française de la province de Québec eût des préjugés contre la population anglaise d'Ontario.

—Nous n'avons ni votre langue ni votre religion, ajouta-t-il, mais nous ne sommes pas tous des orangistes, même à Toronto.

—Je le sais, repris-je, car, si je ne me trompe, au moins un de vos députés M. Macdonell, représentant de South-Toronto, est un excellent catholique.

—Parfaitement, répondit-il et j'en pourrais dire autant de l'honorable M. Foy, l'un des collègues de sir William Whitney.

Il ajouta que, selon lui, il y avait beaucoup de ressemblance dans les méthodes de gouvernement adoptées par le premier ministre d'Ontario et par sir Lomer Gouin.

—Vous connaissez sir Lomer? demandai-je.

—J'ai eu l'occasion de le rencontrer quelquefois, et j'admire sa largeur de vues.

Cette déclaration m'intrigua, mais, comme j'avais résolu de ne pas dévoiler ma personnalité, je crus bon de ne pas l'interroger sur la sienne.

—Ce n'est pas sir Lomer, fis-je observer, qui a dû vous inspirer l'idée que les Canadiens de Québec sont hostiles à ceux d'Ontario.

—Assurément non, répondit-il vivement, mais avouer que j'ai raison.

—Au contraire, vous avez tort, monsieur. Dans les affaires, s'il y a rivalité, par exemple, entre Montréal et Toronto, cette concurrence est légitime au strict point de vue commercial, industriel et financier : la nationalité des intéressés n'a rien à y voir.

Il admit que c'était vrai dans les affaires, mais il protesta qu'il n'en était pas de même au point de vue social et politique.

—Vous ne pouvez pas empêcher cela, lui dis-je. Nous n'avons ni vos traditions, ni vos croyances, ni vos habitudes. Il y a autant de malentendus entre les Acadiens des provinces maritimes et les Canadiens français de Québec qu'entre ces derniers et les Canadiens anglais ou les Canadiens Irlandais d'Ontario, et je n'hésite pas à ajouter qu'il existe, entre les gens d'Ontario et les nouvelles populations de l'Ouest un fossé de séparation difficile à combler, et qui n'a jamais existé entre les deux anciennes provinces du Canada.

—Cela est dû, observa mon interlocuteur, au fait que les industriels d'Ontario et les producteurs de l'Ouest ne sont pas tout à fait d'accord.

—A qui la faute? répliquai-je.

L'homme de Toronto, après un moment de silence, me confessa que la question de réciprocité, écartée par le vote populaire aux élections du 21 septembre 1911, avait été la cause que lui-même, jusque là favorable au gouvernement Laurier, avait refusé de le suivre. C'est l'honorable M. Fielding qu'il tenait responsable de cette politique, et qu'il accusait d'avoir déjà, lors de la Confédération, manifesté un penchant pour les États-Unis.

Je lui répondis que depuis 1896, M. Fielding s'était montré loyal sujet de

l'Angleterre, que la préférence douanière en faveur des marchandises anglaises sur le marché canadien en était une preuve irrécusable.

Il le reconnut franchement, et il ajouta qu'il ne comprenait pas pourquoi le gouvernement anglais ne se décidait pas à donner, en retour, certaines faveurs aux produits canadiens.

—C'est précisément, lui dis-je, ce refus persistant de l'Angleterre à nous rendre justice, qui a décidé sir Wilfrid Laurier à assurer de nouveaux débouchés aux produits de l'Ouest. Aux conférences impériales de 1897, de 1902 et de 1907, sir Wilfrid a fait remarquer en vain que le Canada avait détourné son commerce de ses voies naturelles pour créer des relations d'affaires plus intimes avec l'Angleterre et que ce sacrifice appelait quelque chose en compensation. Il lui fut répondu que le parlement ne consentirait jamais à taxer le pain de l'ouvrier.

C'est alors que sir Wilfrid répondit à M. Asquith, en 1907 : "Je ne vous reproche pas de surveiller vos intérêts, mais ne soyez pas surpris si nous faisons la même chose".

Mon homme de Toronto avoua qu'il ne connaissait pas ce détail, et affirma sa confiance que les adversaires d'Asquith, partisans d'une préférence mutuelle dans l'empire, finiraient par triompher.

—En attendant, lui dis-je les producteurs de l'Ouest sont sacrifiés et réclament à grands cris l'ouverture du marché américain.

—Ils ne l'auront jamais, répliqua-t-il. Le Canada est protectionniste, et restera protectionniste.

—Vous voulez dire qu'Ontario est protectionniste, mais Ontario n'est pas tout le Canada.

—Ontario est le centre manufacturier du pays ne l'oubliez pas.

—Ce n'est pas une raison pour empêcher les provinces de l'Ouest de vendre une partie de leur blé aux Américains. En quoi cela peut-il nuire à Ontario?

—Nous ne voulons pas abaisser la barrière douanière entre le Canada et les États-Unis, pas plus pour les produits naturels que pour les produits manufacturés. Nous ne suffisons pas à fabriquer pour l'Ouest : c'est notre meilleur marché, et c'est la richesse pour nos industriels et nos ouvriers.

—Mais dites-moi : pouvez-vous acheter tous les produits naturels de l'Ouest en retour de vos articles manufacturés?

—Oh! non, par exemple.

—Alors, où va aller le surplus de l'Ouest?

—En Angleterre, ou ailleurs; le monde est grand, vous savez. Il ne s'agit que d'ouvrir de nouveaux marchés.

—C'est précisément ce que voulait faire le gouvernement Laurier, en ouvrant le marché des États-Unis aux Canadiens.

—Nous n'en voulons pas de celui-là.

—Mais les gens de l'Ouest le réclament, la province de Québec ne s'y oppose pas, les provinces maritimes en ont besoin. Il n'y a qu'Ontario qui s'obstine à n'en pas vouloir. Croyez-vous qu'Ontario aura raison contre tout le reste de la Confédération?

Poussé à bout, mon homme de Toronto répéta qu'il avait confiance dans sir Wilfrid Laurier mais que la politique de réciprocité lui avait été imposée par M. Fielding et était contraire aux intérêts du Canada. La preuve, selon lui, en était dans le fait que sir Wilfrid avait continué la politique protectionniste inaugurée par les conservateurs.

J'eus beau lui faire remarquer que la préférence de 33 pour cent en faveur des marchandises anglaises, les traités commerciaux avec la France, l'Allemagne, l'Italie, les Pays Bas, le Japon, etc., n'étaient pas des mesures protectionnistes, que le gouvernement Laurier avait nettement défini et pratiqué la doctrine d'un tarif de "revenu" et non de "protection", que le projet de convention douanière avec les États-Unis était basé sur le même principe, rien n'y put faire; il déclara de plus que sa longue expérience personnelle lui permettait d'affirmer que la grande majorité de ces concitoyens d'Ontario était de son opinion.

—Et que dites-vous de la marine, dans Ontario?

—C'est une question facile à régler, répondit-il, du moment que le premier ministre Borden et sir Wilfrid Laurier vont s'entendre pour cela.

—Mais croyez-vous qu'ils s'entendent?

—Pourquoi pas?

—Pour la raison bien simple que la politique du nouveau gouvernement détruit celle de l'ancien.

—Mais c'est une question nationale, et non une question politique.

—Sans doute, mais c'était la même chose il y a deux ans, ce qui n'a pas empêché M. Borden d'en faire une question de parti, et de combattre le gouvernement Laurier jusqu'à la fin.

—Nous n'étions pas contre Laurier dans Ontario, et si, après l'élection de Drummond Arthabaska, le gouvernement avait ouvert un comté dans notre province, nous l'aurions appuyé.

—Comment se fait-il que, le soir même de cette élection, l'hon. M. Foster, député de North Toronto, ait téléphoné ses félicitations à M. Bourassa?

—Dans tous les cas, répondit-il, un peu interloqué, les conditions sont changées en Angleterre, et le Canada ne peut pas se croiser les bras et refuser d'agir.

—Personne ne dit cela. La résolution du 29 mars 1909, rédigée par Laurier et Borden, et adoptée par un vote unanime de la Chambre des Communes, au chant du God save the King, commandait au gouvernement de procéder à l'organisation "rapide" d'un service naval canadien.

Dans le cours de l'été, deux ministres se sont rendus en Angleterre et se sont entendus avec l'Amirauté pour l'organisation de ce service. Deux plans furent proposés pour l'établissement d'une seule flotte sur l'Atlantique, à une dépense de 400,000 ou de 600,000 louis sterling, deux ou trois millions de piastres.

Dans la session de 1910, la Chambre des Communes adopta le plan le plus onéreux malgré l'hostilité de M. Borden et de ses partisans. C'était la ratification solennelle du contrat intervenu entre le gouvernement canadien et l'Amirauté, puisse se déjuger aujourd'hui, et admettre, aux yeux du monde civilisé, qu'elle a fait erreur, il y a deux ans, en acceptant un service naval canadien au coût de trois millions, comme part de contribution du Canada à la défense de l'Empire? Après s'être battu en Chambre pour y faire prévaloir les vues de l'Amirauté, il faudrait que sir Wilfrid Laurier fût devenu fou s'il répudiait aujourd'hui cette politique, et si surtout, comme le veut M. Borden, il consentait à enlever de notre loi de la marine la clause qui garantit l'autonomie absolue du Canada en matière de participation aux guerres de l'Angleterre. Qu'en dites-vous vous-même?

Mon homme de Toronto avait perdu de son assurance. L'entretien devint sur des questions industrielles et se termina très amicalement.

—"La Vigie."

Avis Public.

Mardi, le dix septembre prochain, sur lieux en la cité de Saint-Hyacinthe, à dix heures de l'avant midi, seront vendus à l'enchère publique les immeubles suivants appartenant pour une moitié indivise aux enfants mineurs de feu Pierre Thomas Chalifoux et pour l'autre moitié à H.T. Chalifoux, de St-Hyacinthe, savoir :

1. Un emplacement situé en la Cité de St-Hyacinthe, à l'angle ouest des rues Cascades et St-Joseph, connu et désigné au cadastre officiel de la Cité de St-Hyacinthe sous le numéro cinq cent vingt-trois-523-avec les bâtisses dessus construites :

2. Un autre terrain situé au même endroit contigu du côté sud est à l'emplacement ci-dessus décrit, ayant front sur la rue St-Joseph, pris et détaché du lot numéro cinq cent vingt-quatre-524-du cadastre officiel susdit, contenant soixante et six pieds de largeur sur la profondeur du lot, soit 81 pieds, le tout mesure anglaise et plus ou moins, tenant du côté sud est au terrain ci-dessus No 523, en profondeur au terrain de Adélard Charpentier et de l'autre côté au résidu du dit No. 524 vendu au Gouvernement Fédéral, et ses bâtisses.

Pour les conditions s'adresser au notaire soussigné.

HORACE ST-GERMAIN,
Notaire,
93, rue Mondor.
St-Hyacinthe, le 22 août 1912. 2f.

PROTÉGEZ LA SANTÉ DU BEBE PENDANT L'ÉTÉ

Les mois d'été sont les plus dangereux pour les bébés. Les maladies progressent à cette saison, qui sont : choléra infantin, coliques, diarrhée et dysentérie, font leur apparition si soudainement qu'il arrive souvent que la mère ne se rend pas compte qu'il est réellement malade que lorsqu'il ne peut plus être secouru. La mère doit être sur ses gardes pour prévenir ces maux, ou, s'ils surviennent pour les guérir.

Aucun autre remède n'est aussi utile à la mère, durant les chaleurs, que les "Tablettes Baby's Own". Elles régulent les intestins et l'estomac et n'offrent aucun danger.

Les Tablettes sont vendues par les marchands de remèdes ou expédiées par la poste à 25c la boîte par The Dr Williams' Medicine Co. Brockville, Ont.

Le G. T. et la Colonisation

Afin de faciliter le voyage au Canada, aux femmes des colons déjà établis, le Grand Tronc vient de décider que ses agents, dans les gares, seront à l'avenir autorisés à vendre des billets d'avenir autorisés à vendre des billets de steamers. Ainsi, les colons pourront envoyer à leurs femmes où à leurs enfants restés en Europe, des billets pour le Canada qui leur permettront de se mettre en route et de faire le voyage sans aucun souci.

CANADA, PROVINCE DE QUEBEC, District de St. Hyacinthe, No. 179.

COUR SUPERIEURE

Salim Zakaib, de Victoriaville, dans le district de Arthabaska, Demandeur

vs., A. Ayoub, de la Cité de Saint-Hyacinthe, Défendeur

AVIS PUBLIC

Il sera vendu par autorité de justice, le troisième jour de septembre courant (1912), à dix heures de l'avant-midi, au restaurant du défendeur sur la rue Cascades No. 201, en la Cité de St-Hyacinthe, district de St-Hyacinthe, au plus haut et dernier enchérisseur pour argent comptant les effets mobiliers en marchandises et fixures qui se trouvent dans le dit restaurant savoir :

Toutes les fixures qui se trouvent dans le dit restaurant qui comprennent, miroirs, vitrines, chaises et tables, et tous comptoirs, machine à gazoline, machine à gaz et marchandises sucreries, candies de toutes sortes, chocolats, vaisseaux pour la crème à la glace et un lot de tabac et cigars.

Daté à St. Hyacinthe, ce 22 août 1912.

LOUIS POULIN, H.C.S.

CANADA, PROVINCE OF QUEBEC, District of St. Hyacinthe, No. 179.

SUPERIOR COURT

Salim Zakaib, of Victoriaville, in the District of Arthabaska, Plaintiff

vs A. Ayoub, of the City of Saint-Hyacinthe, Defendant.

Public Notice.

Public notice is hereby given that it will be sold by Justice authority, the third day of September next, (1912), at the defendant's restaurant, on Cascades street No. 201, in the City of Saint-Hyacinthe, in the District of Saint-Hyacinthe, to the highest and last bidder for cash, everything consisting in goods and fixtures which are in the said restaurant and described as follows :

All fixtures which are in the said restaurant comprising mirrors, show-cases, chairs and tables, every counter, gasoline machine, gas machine, merchandises, candies of every kind, chocolates, ice cream cans and a lot of tobacco and cigars.

Dated at St. Hyacinthe, 22 August, 1912.

LOUIS POULIN, P.S.C.

Menusiers demandés

On demande des menuisiers et charpentiers d'expérience pour travailler à Ottawa. Bons gages.

Pour toutes informations s'adresser à N. Poirier & Fils 193 Catchart Ottawa Ont.

Grande Exposition de l'Est Canadien

AOÛT 31, 1912 AU 7 SEPT.

SHERBROOKE, Qué.

La plus belle et la plus considérable de la Province de Québec.

EXPOSITION DES PRODUITS DE LA FERME
MAGNIFIQUE INSURPASSABLE

ATTRACTIONS
EXTRAORDINAIRES INCOMPARABLES

25c — ADMISSION GENERALE — 25c

FUSILS A DEUX COUPS

de la
Lion Arms Co
No. 115

Canons en acier Damas
Royal à culasse Diana.
Platines encadrées dans la
bascule et finement gravées,
Crosse en noyer à poignée
de pistolet.

Prix \$11.50

En vente chez votre marchand,
s'il ne les a pas écrites nous
venez les voir à notre magasin.

Exigez la marque **Lion Arms Co.**
c'est la meilleure!

Catalogue en français contenant
les Règlements de la chasse
gratuits sur demande.

La Rivière

INCORPORÉE

911 Boulevard St-Laurent
MONTREAL.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Excursions de colons
Billets aller et retour pour l'ouest du Canada, via Chicago, en vente les 6, 20 août; 3, 17 septembre, à très bas prix.

Train spécial du dimanche
Un train spécial entre Montréal et St. Hyacinthe, arrêtant à toutes les stations intermédiaires dans chaque direction, partira tous les dimanches jusqu'à avis contraire.

Allant — Partira de Montréal à 12.10 p.m.
Revenant — Quittera St. Hyacinthe à 8.00 p.m.

Horaires des Trains.

ALLANT A L'EST.

8.33 a.m.—Tous les jours pour St. Léon, Acton Vale, Richmond (Excepté le dimanche) pour Victoriaville, Lévis et Québec.

9.05 a.m.—Tous les jours pour Richmond, Sherbrooke, Island Pond, Lewiston et Portland. (Excepté le dimanche) pour Victoriaville, Lévis et Québec.

5.38 p.m.—Tous les jours (excepté le dimanche) pour Acton Vale, Richmond, Victoriaville, Québec, Sherbrooke et Island Pond.

9.30 p.m.—Tous les jours pour Acton Vale, Richmond, Victoriaville, Québec, Sherbrooke, Island Pond, Lewiston et Portland.

ALLANT A L'OUEST.

6.22 a.m.—Tous les jours pour St. Hyacinthe, Belœil, St. Lambert et Montréal.

7.30 a.m.—Tous les jours (excepté le dimanche) pour St. Hyacinthe, Belœil, St. Lambert et Montréal.

11.43 a.m.—Tous les jours (excepté le dimanche) pour St. Hyacinthe, Belœil, St. Lambert et Montréal.

5.00 p.m.—Tous les jours pour St. Lambert et Montréal seulement.

6.27 p.m.—Tous les jours pour St. Madeleine, Belœil, St. Lambert et Montréal.

Pour toute information s'adresser à E. FOURNIER, Agent.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Exposition de Toronto
Aller et retour de St. Hyacinthe 31 août, 2 septembre.....\$7.55
30 août, 1, 3, 4, 5 septembre...\$11.20
Aller par chemin de fer, retour par steamer, du 30 août au 5 septembre inclusivement.....\$14.00
Limite de retour, 10 septembre.

Exposition de Trois-Rivières.
Aller et retour de St-Hyacinthe
Août 20, 22, 23, 24.....\$2.35
Août 21..... 1.85
Limite de retour, 26 août 1912.

Exposition de Québec
Aller et retour de St-Hyacinthe
Août 24, 25, 26, 30, 31, septembre 1 et 2.....\$3.90
Août 27, 28 et 29..... 2.85
Limite de retour, 4 sept. 1912.

Exposition de Sherbrooke
Aller et retour de St-Hyacinthe
31 août; 2, 3, 7 sept.....\$2.40
4, 5, 6 sept..... 1.60
Limite de retour 9 sept. 1912.

Excursions de Moissonneurs
A Winnipeg, Man., \$10
Taux bas en proportion jusqu'à Edmonton et stations intermédiaires.
Dates de départ—28 août.

Excursions au bord de la Mer
Aller et retour de St-Hyacinthe à PORTLAND, Me.....\$7.50
OLD ORHARD, Me..... 7.80
KENNEBUNKPORT, Me..... 8.35
NEW LONDON, Conn..... 8.00
WATCH HILL, R. I..... 8.60
BLOCK ISLAND, R. I..... 9.50
Départ 22, 23, 24, 25 août: limite de retour 7 septembre.

Suite de la page 3.

elle que vous me la rendriez malheureuse !...

Car elle a connu Alice tout enfant. Elle attend même l'avoir vue naître. Je crois pourtant qu'elle exagère. En tout cas, elle l'aime comme sa fille, oui, comme sa propre fille. Grâce à quoi l'heureuse Alice se trouve dotée de deux mères : la sienne et puis la gouvernante.

Cette duègne court, altérée de vengeance, ourdissant contre moi les plus noirs complots. A l'office, à la cuisine, à la lingerie, à la nursery, elle monta mes gens contre le maître indigne qui torturait lâchement une si adorable petite femme.

Je dînai seul, servi avec dégoût par des valets hostiles, qui jetèrent sur la table des rôties brûlées, des sauces figées et des crèmes tournées. Le café me fut versé froid, imbuvable. On négligea de m'offrir des liqueurs, et quand je réclamai du sherry brandy que j'aime, on m'apporta, comme par mégarde, du sirop de groseille que j'abhorre.

Je dus enlever la voix pour ordonner qu'on m'amènât mes deux fillettes. Je voulais les embrasser avant leur coucher. Ce sont deux jumelles ravissantes. Mais la perfide gouvernante les avait excités contre l'auteur de leurs jours. Quand je voulus les prendre dans mes bras, elles se débattaient comme des furies, en appelant, à grands cris leur mère. Et elles me donnaient des coups de pieds dans les jambes, et me mordirent les mains, et me tirèrent les cheveux et la moustache et me gifflèrent le nez.

Je me retirai dans mon cabinet de travail. Je m'y retranchai, pour mieux dire, porte verrouillée, à l'abri de l'animosité agressive de ma maison. Je songeai un instant à fumer pour me remettre un peu de tant d'émois. Je n'eus pas le courage d'allumer un cigare. Vos sales londres, avait dit ma femme. Est-ce que j'en fume, moi ? C'est vrai. Elle n'en fumait pas. A cela rien à répondre. Elle avait raison toujours raison. Les femmes ont toujours raison, bien qu'elles soient souvent déraisonnables. Elles ont des raisons que la raison ne connaît pas, mais devant lesquelles elle doit céder. Et moi, malgré tous mes raisonnements, n'avais je pas eu tort ? Tout le monde me donnait tort : les passants, dans la rue ; chez moi, les domestiques, la gouvernante et mes enfants—mes chers enfants ! Tous ces gens se trompaient-ils ou bien n'était-ce pas plutôt moi qui me trompais ? Dans ce cas, ne valait-il pas mieux reconnaître loyalement mon erreur, confesser mon tort, réparer ma faute, implorer l'indulgence mériter le pardon, que de laisser, autour de moi, grandir et gronder la réprobation unanime ?

Mon sommeil fut agité, peuplé de cauchemars hideux. J'entendai la douce voix d'Alice murmurer sur un ton dolent : "Vous êtes mon bourreau ; je suis votre victime !" Pauvre chère innocente victime !

Au réveil, je courus chez sa mère. Quel accueil celle-ci réserva au barbare tourmenteur de son enfant désolé ! Quels reproches sanglants je dus essuyer pour mon cynisme et ma cruauté, comment trouver la force de le redire ? Je fus traité d'égoïste et de lâche. Je ne pus obtenir de voir ma femme. On exigea, pour cela, que j'apportasse, en gage de repentir et de soumission, que j'apportasse quoi ? L'émeraude elle-même, la fameuse émeraude, la maudite émeraude, prétexte du conflit, source de la querelle, cause de la rupture.

Je m'en allai désespéré. Non pas croyez le bien, que je sois pingre. Mais je vous le jure, le déboursé d'une somme de dix mille francs pouvait, à cette époque, m'accasionner une gêne sérieuse. Mon budget en eût été obéré pour plusieurs mois. Si du moins ma femme avait consenti à m'octroyer un délai ! Mais son ultimatum était catégorique. D'autres part, impossible de vivre plus longtemps séparé d'elle. La gouvernante m'aurait craché au visage ; mes enfants m'auraient arraché les yeux ; un domestique dévoué m'aurait empoisonné dans mon café au lait. Les pires catastrophes étaient au bout de mon obstination.

Soudain, je me donnai, sur le front, une telle tape, que mon chapeau sauta à trois mètres et que je fallis tomber à la renverse.

—Barudal ! m'écriai-je.

—Barudal, en effet, figurait pour moi le salut. Car quel homme, je vous prie, est plus fertile en ressources que Barudal ! Or, Barudal, précisément, m'attendait depuis la veille, au Café de Paris. Croire que Barudal eût pu quitter le Café de Paris avant de m'y avoir vu, serait calomnier Barudal. Barudal ne connaît que la consigne. Quand vous lui avez dit : "Attends-moi là !" il vous attend là jusqu'à votre arrivée et vous y attendra, si vous n'arrivez point, jusqu'à la consommation des siècles. Il sait attendre, vous dis-je. Et c'est pourquoi il aura son jour. Ainsi, depuis quinze ans, il attend la mort d'un oncle fort riche. Cet entêté vieillard s'obstine à ne pas mourir. Mais Barudal attend quand même ; il attendra jusqu'au bout.

Et Barudal m'attendait. Comme le prévoyait ma femme, il avait trompé l'ennui de sa faction avec une bouteille de Porto, d'abord ; puis, avec deux ; enfin, avec plusieurs autres. A l'heure de fermeture du café, il avait refusé de désertir son poste et réclamé de nouveau Porto. Un peu rouge, mais stoïque, il attaquait sa quatorzième bouteille, quand je m'effondrai sur la banquette, à son côté.

—Pardonnez-moi, lui dis-je, une aussi longue attente.

—L'attente n'est rien, assura-t-il, l'ennui c'est [que j'allais manquer de Porto. Le garçon me prévint qu'on n'entrouve plus dans les caves et tu sais que je ne bois rien d'autre entre mes repas. . Je ne vois pas ta femme !.

—Ah ! mon pauvre ami !

Je lui racontai le désastre. Mon récit parut l'émoouvoir, car deux larmes brillaient à ses paupières. Peut-être était-ce simplement l'effet du Porto. Je terminai en lui demandant un conseil.

—Tu aurais dû céder, répondit-il, Céder !!!

—Oui, céder. C'était le plus simple. Les femmes ne désirent vraiment que ce qui leur paraît impossible ou du moins très difficile à acquérir. Leur ardeur à le désirer est en raison directe de l'impossibilité ou de l'extrême difficulté de posséder l'objet de leurs désirs. Toutes les femmes désirent la lune. Elles ne l'avouent pas, par orgueil. Mais elles la désirent en secret et beaucoup ne sont mortes que pour l'avoir trop violemment désirée.

—Bah !..

—C'est ainsi. Si ta femme n'avait eu qu'à tendre la main pour prendre l'émeraude de Tuckheim, elle n'eût même pas daigné la regarder. Si tu la lui avais spontanément offerte, elle aurait fait la moue et t'aurait dit avec dédain : "Que voulez-vous que j'en fasse !" Ou même elle se fut vertueusement récriée contre le prix excessif d'un tel bijou. Elle ne l'a désirée que parce qu'elle a prévu ton refus de l'acheter ; elle n'y tient tant que parce qu'elle te sent résolu à ne pas le lui offrir. Tu es un grand maladroit, vois-tu. Tu n'as pas pour deux liards de psychologie...

—Merci bien ! Que dois-je faire, selon toi ?

—C'est facile comme tout. Puisque tu ne peux céder pour tout de bons, ferois au moins de céder. Fais copier le bijou par un marchand de toc ou un fabricant de pierres artificielles. Porte le pseudo joyau à ta femme, qui, je t'en préviens, ne le regardera même pas. Dès qu'elle croira posséder l'objet de sa convoitise, elle n'en voudra plus. Vous vous reconcilierez d'autant mieux qu'il ne t'en coûtera guère qu'une cinquantaine de francs.

Est-il, je le demande, homme de meilleur conseil que Barudal ! Je l'aurais volontiers embarrassé. Mais il y avait trop de gens autour. Je crains les effusions publiques. C'est en réfrénant mon enthousiasme que je me levai.

—Barudal, lui dis-je en lui serrant la main, si ton stratagème réussit, je t'offrirai à domicile cinquante bouteilles de Porto le plus généreux.

—Je n'attendais pas moins de lui, grommela-t-il attendri.

Je dénichai dans le quartier du temple, un affreux juif, trafiquant de fausses pierres. Je lui exposai mon cas, le secourai, l'adjurai de se hâter et de me prouver sans délai une émeraude capable de donner le change à ma chère fantaisie d'épouse. Le petit fils d'Abraham fit bien quelques

manières, comptant sans aucun doute abuser de la situation que j'avais et l'inexcusable imprudence de lui expliquer ; il tergiversa, rechigna, objecta des difficultés inexistantes, en un mot tenta de me faire chanter. Mais je le menaçai, moi, de le faire danser. Je mis mon poing sous son nez crochu et je l'insultai dans toutes les langues d'Europe. Effrayé, il céda en pleurnichant. Nous débattîmes le prix ; et moyennant le paiement de cent cinquante francs pour un travail qui en valait, au maximum, quarante cinq, l'hebreu s'engagea à me livrer le bijou le surlendemain.

Il tint parole. C'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait. La justice d'ailleurs, m'obligea à déclarer que son travail méritait tous les éloges. On s'y serait mépris ! Que dis-je ? Son émeraude en toc semblait plus belle, d'une eau plus pure, d'un feu plus vif que l'émeraude authentique de Tuckheim. Tout autre qu'un joaillier rompu aux expertises n'eût pas hésité : entre les deux pierres, il eût choisi la fausée. Dans mon allégresse, je donnai au juif deux cents francs au lieu des cent cinquante convenus.

—Barudal, clamais-je "in petto" Barudal, ô le meilleur, le plus sûr et le plus ingénieux des amis ! Barudal, je te dois la vie !

Je lui devais la vie, la vie—et cinquante bouteilles de Porto le plus généreux. Je ne l'oubliai point. J'aime payer mes dettes. Sur le champ, je lui fis expédier pour mille francs de son vin préféré.

Et je me rendis chez la mère de ma femme. Q'ajouterais-je ? L'écrin magique m'ouvrit les portes et les cœurs. Je vis ma femme, ma chère femme et sa mère, sa chère mère. Toutes deux se montrèrent magnanimes. Mon repentir les toucha. Jamais Alice ne m'avait paru si exquise. Son sourire sous ses larmes semblait un arc en ciel dans un azur

encore mouillé de pluie. Maintenant, assise dans un fauteuil, l'écrin ouvert entre ses doigts roses, elle penchait sur l'émeraude un front rayonnant de bonheur.

Mais quand elle releva la tête, un frisson d'inquiétude me courut dans le pos. Car je connais ma femme. Elle avait au coin des lèvres ce petit sourire précurseur des plus téméraires initiatives et des résolutions les plus calamiteuses.

—Chéri, dit-elle d'une voix tendre, venez un peu près de moi.

J'approchai, anxieux, mais calme. Avait-elle éventé la supercherie ? Les femmes sont si subtiles. Je m'appretais à mentir jusqu'à la gauche, jusqu'à la mort.

—Mon ami, roucoula cette jolie colombe, vous avez été vraiment trop, trop gentil de me passer cette folie.

—Laissons cela, ma toute belle. Mon seul bonheur est de vous plaire. N'en parlons plus.

—Si, si, parlons-en, au contraire. Ce joyau est magnifique, vraiment, incomparable ! Mais c'est trop beau, trop beau pour moi.

—Rien n'est trop beau pour vous ma bien aimée !

—Si, si, beaucoup trop beau !.. Et puis, trop cher ! C'est dix mille francs, n'est-ce pas ? que vous avez payé à Tuckheim ?

—A Tuckheim... dix mille francs, oui, mon ange.

—Et... quand l'avez-vous achetée, cette émeraude, mon amour ?

—Ce matin même, mon trésor. Il y a deux heures, tout au plus.

—Eh bien ! dit-elle, triomphante, j'ai une idée !

—Ah ! fis-je, glacé d'effroi.

—Oui, reprit-elle, de plus en plus délicate. J'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours. Il faut être raisonnable, éviter les dépenses exagérées, songer à l'avenir de nos chères petites filles. N'est-ce, mon ami ?

—On ne saurait mieux dire, mon ange.

—Eh bien ! voici ce que j'ai décidé. Retournez chez Tuckheim et rendez-lui cette émeraude...

Elle ferma l'écrin, me le tendit et continua :

Vous lui rendez cette émeraude et, en échange, vous lui prendrez le petit collier de perles noires qui est exposé à gauche dans la même vitrine. Il ne coûte que sept mille francs. C'est donc une économie de cent cinquante francs que nous réalisons !

Elle se leva radieuse et me passa au cou ses beaux bras, si blancs, si fins, si parfumés,—mon collier à moi, mon collier d'amour et de misère ! A mi-voix elle murmura :

Voyez, monsieur le méchant, comme je suis économe et raisonnable ! C'est que je songe à mes enfants, ajouta-t-elle avec une gravité fière qui me tira des larmes.

Sa mère, très émue, se moucha bruyamment. C'est un tonnerre, cette dame, quand elle se mouche ! Et ce fut elle qui conclut, en ces termes solennels :

—Avouez, mon gendre, que vous ne méritez pas un trésor tel que ma fille ! La main sur mon cœur, je répondis avec l'accent de la conviction la plus profonde :

—Vous dites vrai, madame : je ne le méritais pas !..

HENRY HERRYS.

D'après les derniers rapports, il est probable que Port Nelson sera choisi comme terminus du chemin de fer Hudson Bay, un plan montrant les conditions de la navigation préparées par un ingénieur hydraulique qui visita cette localité l'été dernier montre qu'avec peu de travail, il sera un port parfaitement accessible, d'un à quatre milles de large et de vingt à soixante pieds de profondeur.

Agent d'assurance
M. A. Hamel ci devant représentant de la Great West Life Insurance Co à le plaisir d'informer le public qu'il vient de succéder à feu M. Jos Nault comme représentant des compagnies The Commercial Union et The Northern Insurance Company.
Comme par le passé M. Hamel représentera The Great West Life.
Pour plus amples informations s'adresser à son bureau No 173¹/₂ rue Girouard ou par téléphone Bureau 278 Résidence 369. j 31 nov

The Quebec, Montreal & Southern Railway Company.
Horaire des trains, corrigé au 19 oct. 1911.

Les trains du chemin de fer Québec Montréal et Southern quittent la gare de St. Hyacinthe aux heures suivantes :

Allant à Sorel et les stations intermédiaires, tous les jours excepté le dimanche, départ à 8.40h. A. M, et 5.05 p. m.

Allant à Iberville Jc., tous les jours excepté le dimanche, départ à 10 h. a. m. et 5.40 p. m. arrêtant à toutes les stations intermédiaires, faisant raccordement à cette jonction avec les trains du Rutland, Central Vermont et Canadien Pacifique pour tous les principaux points de la Nouvelle Angleterre.

L. BOURBEAU, Agent, St. Hyacinthe. Téléphone 28.
D. I. ROBERTS, Gérant Gen'l

Les plaintes pour mauvaise livraison de notre journal doivent être faites chez M. George St-Jean, agent de journaux, qui est chargé de la distribution du "Clairon" à domicile.

Les METIERS FATIGANTS

La nourriture ordinaire ne suffit pas aux ouvriers et artisans livrés par profession à des travaux qui les obligent à des efforts constants et de chaque jour. Il faut à cette classe de travailleurs un stimulant de l'énergie, un aliment d'épargne pour soutenir l'effort quotidien et ne pas ruiner l'organisme. C'est le genièvre aux propriétés médicinales qui fournira cet aliment d'épargne, c'est le

GIN "CROIX ROUGE"

Fabriqué sous le contrôle du Gouvernement

offrant toutes les garanties de pureté, de qualité et d'âge, fabriqué avec le choix des grains de l'Ouest associés à la meilleure variété de genièvre.

Dans l'intérêt de votre santé, renoncez aux Gins Etrangers dont la fabrication n'est soumise à aucun contrôle, alors que chaque flacon de Gin Canadien "Croix Rouge" strictement pur et âgé, est revêtu du Timbre Officiel de Contrôle du Gouvernement Canadien.

BOIVIN, WILSON & CIE, LIMITEE.
SEULS AGENTS
520, RUE ST-PAUL, MONTREAL.



GUITTE

Guitte est seule à la maison.
Guitte s'ennuie.

Elle est toute petite encore, la pauvre Guitte ; à peine cinq ans, et déjà un gros chagrin ! Sa jolie maman qu'elle aimait tant, qui ne la laissait jamais seule, est morte depuis huit jours.

On a mis à Guitte, au lieu de sa robe de broderie anglaise, à ceinture bleue, un vilain fourreau tout noir.

—Tout a fait un essuie-plume a trouvé la fillette.

C'est pas la peine d'être propre avec ça !

Le fait est que Guitte n'est pas propre du tout, avec sa robe pleine de taches, ses cheveux en broussailles, sa pauvre figure pâle, mouillée de pleurs et zébrée de traînées sales, car le mouchoir absent est remplacé par d'affreuses petites mains, pas lavées souvent.

—Si maman chérie les voyait, ces pattes là ! Et les ongles donc ! Quelle horreur !

Guitte les contemple. . .

—Ah ! bien voilà ! i'sont en deuil aussi !

Lasse de pleurer, l'enfant se met à chanter. Une si jolie chanson que maman lui a apprise et qu'elle disait si drôlement, maman. C'est l'histoire d'un petit agneau abandonné et qui bêle, bêle dans l'étable.

—Béé, béé, béé, je m'ennuie de mon papa, de ma maman, de mon petit frère, et je fais béé tout en pleurant, Béé, Béé, Béé.

Guitte aussi s'ennuie de sa maman ! Oh ! si fort !

Le petit agneau on la lui rend à la fin de la chanson, sa maman, et alors, il fait "Béé", tout en riant. Mais celle de Guitte, elle n'est pas dans la prairie, elle est parti pour le ciel. . . C'est trop loin pour revenir.

Elle n'a pas de petit frère, Guitte, mais elle a un papa, et de celui là, c'est drôle, elle ne s'ennuie pas du tout. Il n'est pas gentil son papa. Si maman avait vu sa Guitte pleurer comme elle fait depuis huit jours, c'est elle qui l'aurait embrassée, et qui l'aurait chatouillée, et fait jouer et fait rire ! Papa, ah ! bien, oui, est ce qu'il sait seulement qu'il a une petite fille ? Il ne pense ni à maman, qui est partie, ni à Guitte, qui est restée. Dès "pelons minettes", il se promène dans les bois ; à table, il mange sans lever les yeux ; il ne coupe pas la viande de Guitte, qui la déchire avec ses doigts, que voulez-vous qu'elle fasse ?

Quand Guitte, au déjeuner, lui a demandé du sucre pour son orange, il lui a passé la salière !

Il reviendra tout à l'heure, quand il fera noir ; il se fourrera dans le grand fauteuil, le nez dans son journal. Et il ne se doutera pas qu'il y a dans le coin le plus sombre du salon, un petit être très malheureux, qui crise avec ferveur sur son sein, le portrait de sa jolie maman envolée, et qui le regarde, lui,—qui n'est même pas triste, puisqu'il ne prie et ne pleure pas,—avec des yeux pleins de ressentiments.

—Papa, je te déteste va !

Justement il rentre, l'objet de cette haine. Jacques Aubuy est un homme de quarante ans, au front grave, au regard morne, aux épaules voutées.

La mort de sa femme l'a surpris en plein bonheur ; un coup de foudre dans une journée ensoleillée. Autour de lui, personne, pas un parent pas un ami, à qui crier son désespoir. Il a renfermé en lui-même la plaie saignante de son cœur, et il erre comme un cauchemar à travers champs, à travers bois, suivant le fantôme de la chère disparue.

Il revient, brisé, au logis vide de la présence adorée, mais il la sent palpitante autour de lui. Oh ! parler, parler de Simone à quelqu'un ! Cette solitude peuplée de spectres, ce silence qu'il doit garder l'étouffent. Il le sent c'est la folie qui le guette, et la folie, ce sera perdre l'image de l'aimée, ce sera oublier la mousse de ses cheveux dorés, l'éclat de ses yeux bruns si gais, la fraîcheur de ses lèvres toujours souriantes, et sa douceur, et sa grâce, et sa jeunesse, et son amour tout à tour gamin et passionné, et son rire, dont déjà les notes perlées échappent à sa mémoire. Il y a trop de terre sur ce rire là ! Un domestique a apporté la lampe, fermé les rideaux et, discrètement, s'est retiré.

Guitte se coule derrière le fauteuil de son père :

—C'est drôle, papa qui lit son journal à l'envers. Mais Guitte n'est pas certaine. Elle ne connaît que les grandes lettres du Journal : "Figaro", et tant de choses ont changé depuis le départ de maman, que peut-être maintenant on écrit "Figaro" tout au bas de la page.

Guitte qui ne voit que la tête de papa, dépassant le dosier du fauteuil :

—Tiens des cheveux blancs qu'il a ! Combien ? Et elle compte sur ses doigts : un, deux, trois, jusqu'à dix. A dix, c'est fini. Papa a encore des cheveux blancs bien sûr ! C'est sa petite fille qui n'a plus de doigts pour les compter.

Guitte s'ennuie.

Elle trouve encore deux vieilles larmes nichées au bout de ses cils. En serrant les paupières très fort, elle les force à couler le long de ses joues. Guitte tire la langue, et les recueille toutes salées.

—Pouah ! C'est mauvais !

Papa se retourne :

—Que faites-vous là Marguerite ?

—Rien.

—Allez jouer.

—On ne peut pas jouer toute seule, fait l'enfant agressive.

Puis, aussitôt, illuminée par une idée soudaine.

—Papa, ô papa, jouons aux dominos. Ce sera tellement !

Et, avant que l'homme absorbé ait pu répondre, la bambine vide avec fracas la boîte de dominos. Sur le tapis de la table. Elle bouscule livres et journaux, approche la lampe, donne sept petits cubes à papa, sept à elle-même, et, après un moment d'examen très attentif, un petit bout de langue pointant entre les dents. . . elle annonce triomphalement.

—Double six !

Le veuf pose machinalement un six-quatre et regarde sa fille.

Guitte est devant lui, à croupelons sur une chaise haute, le corps à moitié courbé sur la table, sa tignace fauve dorée par la lumière que l'abat jour concentre sur elle : et ses yeux noisette, tout brillant de la joie de s'amuser enfin se fixent sur son partenaire.

—Les yeux de sa mère, se dit Jacques, je ne l'avais jamais remarqué. Mais cette enfant n'a pas de cœur. Elle ne pense qu'à jouer, rien de libre dans la mémoire. Et ma pauvre Simone, qui l'idolâtrait et la gâtait, ne conservera même pas une réminiscence dans ce cerveau de poupée.

Le mari de Simone avait été un époux très épris et un père assez indifférent. Simone, d'ailleurs, dont la nature généreuse trouvait moyen d'être prodigue d'affection pour son mari et débordante de tendresse pour son enfant, s'était fait un peu un monopole de l'éducation et des sentiments de la petite fille, Jacques vivait absorbé dans l'amour de sa femme et accordait peu d'attention à l'enfant, qui ne quittait jamais sa mère, semblait un reflet minuscule de cette belle créature lumineuse de jeunesse et de joie.

—Oh ! t'entendre une fois encore, ma Simone ! Guitte éclate de rire :

—Mais, papa, tu mets du quatre, et c'est du blanc.

Ce rire, c'est celui de Simone.

C'est cette fusée de notes cristallines qu'elle lançait dans un écot de gaieté, c'est ce liot motin délicieux et vibrant qui annonçait son arrivée.

—Est-ce là Simone, ou qui donc peut avoir son regard et son rire ?

Jacques, inconscient, comme un songe considère sa fille.

Mais Guitte s'exaspère de ce silence. Et puis, elle remarque qu'il a triché tout le temps, son papa. Il a profité de ce que Guitte a tant peine à compter les petits yeux noirs des dominos pour placer ses gros six, ses gros cinq à lui, à côté des petits un et des petits deux posés par Guitte.

—C'est trop fort ! crie-t-elle.

Et le souvenir de ce qu'elle endure depuis une semaine, et l'idée qu'elle n'a personne à qui le raconter, personne pour la consoler, provoque une crise de rage et de larmes.

Guitte ne sait plus ce qu'elle fait.

D'un revers du bras, elle envoie à terre l'armée ocliquetante des dominos. Elle s'écorche le poignet ce qui augmente sa colère. Et là voilà debout, trépannant et hurlant :

Maman, je veux maman, maman !

L'ÉPUISEMENT NERVEUX

résulte pour le plus grand nombre, du surmenage physique ou moral que, volontairement ou non, nous nous imposons. La résistance du système nerveux serait pratiquement sans limite, si nous avions la sagesse de le ménager un peu à l'aide de ce tonique naturel, le

VIN ST MICHEL

qui, rapidement, régénère le sang en lui fournissant tous les éléments essentiels et en éliminant les déchets, les impuretés, les poisons—germes de maladies.

Sans fatigue pour l'estomac le plus délicat, ce vin délicieux, tonifie le système nerveux et rend littéralement la vie aux personnes alanguies, fatiguées, épuisées : ce qui en fait le Vin des Convalescents par excellence.

Le VIN ST-MICHEL se prend à raison d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

BOIVIN, WILSON & CIE, LIMITEE, SEULS AGENTS 520, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

EASTERN DRUG CO. AGENTS POUR LES ETATS-UNIS, BOSTON, MASS. U. S. A.



MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS TOUJOURS DANGEREUSES.

L'ÉMERAUDE

Les femmes sont extrêmes : elles son meilleures ou pires que les hommes.

(LA BRUERE)

Comme nous passions, rue de la Paix, devant la joaillerie Turckheim, Alice, ma femme, qui trotinait à mon côté, se suspendit à mon bras et me tira violemment en arrière.

—Qu'y a t'il, mon cher amour ? demandai je, avec, déjà, une nuance d'inquiétude.

—Tenez ! regardez. . . là ! . . . Oh ! mon ami !

Son frère doigt ganté désignait, dans la vitrine, une grosse émeraude montée en bague avec un mince cercle de brillants. C'était une pierre magnifique en vérité.

—Est elle d'une eau assez pure, dites, cher ? Je n'en ai jamais vu d'aussi belle. Et vous ?

—Moi non plus, ma mie, moi non plus ! Splendide, assurément, splendide ! Allons nous en voulez-vous ?

—Une minute encore, attendez ! . . . Oh ! la superbe émeraude ! . . .

—Incomparable ! Incomparable ! Alice béait d'extase. Mais je prévoyais tous les dangers d'une telle fascination.

—Je me permets, chère amie, de vous rappeler qu'il est six heures moins dix. . . .

—Eh bien ! duel rapport !

— . . . Et que nous sommes attendus à six heures au Café de Paris.

—Bah ! et par qui ?

—L'auriez vous oublié, ma toute belle ! . . C'est à notre ami Barudal que vous même, assignez se rendez vous

—Barudal ! Peuh ! . . . Il peut bien patienter un moment. Son temps n'est pas si précieux. Il trompera son attente avec une bouteille de Porto. . .

Regardez plutôt cette émeraude, mon loup aimé, et avouez qu'elle sera bien heureuse la petite femme à qui son petit mari offrira un tel joyau. . .

—Bien heureuse, oui, ma chatte ! . . Mais, franchement, il ne serait ni poli ni juste de laisser trop languir Barudal qui est un charmant garçon. Il est six heures. Nous ne pouvons stationner ici toute la nuit. Cette émeraude, vous aurez le loisir de l'examiner une autre fois. . . demain, par exemple !

—Demain ! . . . Y songez vous ? Demain ! . . . alors qu'elle sera peut-être vendue ce soir même.

—N'en croyez rien, ma charmante !

Comtesse Van

Sten Steen de Jehay.

mourrons tous à l'hôpital.

—En vérité, je serais bien curieux de savoir quelles dépenses. . .

—Quelles dépenses ? . . Et vos égarés par exemple ! Vos Londres, vos faux Londres ! Est ce là une dépense utile ? Est ce que je fume comme des londrés, moi ? Vos sales londrés, que vous fumez comme une locomotive et qui tôt ou tard—retenez bien ça—vous vaudront le cancer des fumeurs. . . .

—Du moins vous ferai je observer, madame, que je n'achète pas des londrés de dix mille francs.

—Parce qu'il y en a pas ! Le beau mérite ! . . S'il y en avait vous en priveriez vous ? Vous en fumeriez vingt, cinquante, cent par jour. Égoïste ! Vous n'êtes qu'un égoïste ! Tous les hommes sont des égoïstes et vous êtes le plus égoïste de tous les hommes !

Et la délicieuse créature élasta soudain en sanglots, là, sur ce trottoir où nous restions plantés, devant cette vitrine, au milieu de laquelle, sous l'éclat des ampoules électriques, la maleureuse émeraude luisait de ses mille feux verts.

Les passants près de nous, ralentis saient le pas. Les uns adressaient à Alice des regards lourds de compassion, les autres me dédiaient des œillades chargées de fureur. Déjà l'on s'attournait, on chuchotait. La scène allait dégénérer en scandale.

Je repris ma femme par le bras.

—Alice ma petite Alice, suppliai je doucement, venez ! Eloignons nous ! Voyez cet foule. . . .

Mais elle se dégaga.

—Non gémit elle d'un ton de martyre, laissez moi ! Vous êtes un monstre ! Je vous hais !

Elle tamponna ses grands beaux yeux où flambait encore la colère et me foudroya de ces mots recueillis par quarante témoins.

—Vous avez été longtemps mon bourreau, monsieur ; je suis lasse d'être votre victime. Adieu. Allez où vous voudrez. Quant à moi, je retourne chez ma mère.

Elle fit avancer un fiacre, où elle monta majestueusement, aidée d'auteurs par des inconnues sympathiques. On a beau dire le malheur garde ses courtisans. Quand la voiture s'éloigna, plusieurs soulevèrent leur chapeau. La souveraine dignité de ma femme dans sa douleur lui suscita des vengeurs héroïques. Autour de moi, l'on se concertait à voix haute. On me montrait du doigt. Les épihètes les plus désobligeantes voltigeaient à mes oreilles. D'aucuns proposaient de me lyncher. Je n'évitai les horions qu'en m'enfuyant sous les huées.

J'errai assez longtemps par les rues, désemparé, indécis sur la parti à prendre. Je redoute les colères de ma femme. Mais les colères de sa mère, qui donc oserait les affronter ? C'est une femme admirable, d'un grand cœur et d'une haute vertu : elle adore sa fille, ma femme, ma chère Alice. Mais son aspect est si rigide, son regard si sévère, son geste si tranchant, son verbe si impitoyable ! En vérité, la grêle, la foudre, la peste, la ruine, la guerre, le naufrage, tout, tout au monde, plutôt que de braver son courroux ! Devant elle, je reste stupide, sans forces et sans voix. Dès lors, jugez de mon angoisse à la pensée que cette matrone terrible allait, pour m'accabler, se liquer avec sa fille.

Je regagnai mes pénates. Mais mon retour solitaire éveilla la défiance du personnel domestique. La gouvernante surgit devant moi.

—Qu'avez vous fait d'Alice ?

Cette voix accusatrice et la brusque apparition de cette diuène, menaçante sous ses cheveux gris et ses bésicles bleues, m'interloquèrent positivement. Or je n'aime pas, moi, qu'on m'interloque. Si l'on m'interloque, je perds tous mes moyens de défense. Un juge d'instruction qui m'interloquerait pourrait m'envoyer à l'échafaud pour n'importe quel crime imaginaire, sans que je puisse élever la plus timide protestation.

Je balbutiai donc des explications confuses. La gouvernante haussa ses épaules pointues, me fusilla d'un regard méprisant, poussa un soupir à fendre des milliers d'âmes, et, levant les bras au ciel, comme pour attester de mon infamie :

—J'avais toujours prédit, assura-t

Continué à la page 4.

Faits Divers.

D'après le rapport mensuel des agents de l'Agriculture, la récolte du grain et du foin (à bonne partout, sauf dans la province de Québec, où la moyenne n'est que de 70 p.c.

Un officier du Corps d'Ordonnance, T. Hébert, a arrêté, lundi soir, sur les hauteurs de Lévis, un individu qui était à prendre un croquis du Fort No 1. Ce personnage a prétendu qu'il était un capitaine de l'armée impériale et qu'il était employé à Ottawa en qualité d'ingénieur militaire. L'officier Hébert a conduit son homme à Québec et l'a mis entre les mains du major Robertson.

Quinze ou vingt vagabonds ont péri, dit-on, au cours d'un incendie qui a détruit samedi après midi, le viel édifice du Panama, coin de l'avenue Wabash et Hubbard Place, à Chicago,

George Basil Haddon Smith a été nommé gouverneur des Iles Bahamas. Il succède à sir William Grey Wilson.

Le gouvernement français vient de communiquer aux puissances signataires de l'acte d'Algésiras, l'abdication de Moulay Hafid.

On gèle dans la capitale de France et les fourrures ont fait leur réapparition. Le thermomètre est descendu hier à 7 degrés au dessus de zéro.

La Banque Pouillevet Alexandre, à Autun, France, a été déclarée en faillite. Son passif s'élève à cinq millions de francs.

Les unionistes anglais acceptent le défi de M. Churchill. Ils préparent de grandes démonstrations qui auront lieu dans l'Ulster du 18 au 27 septembre prochain; et on parle même de l'établissement d'un gouvernement provisoire dans cette province irlandaise.

Le bill du canal de Panama a rencontré une si forte opposition à la Chambre des représentants à Washington, qu'il a fallu en ajourner l'étude.

Le Sénat de Washington a soutenu le président Taft en maintenant le veto présidentiel sur les deux projets de loi relatifs au tarif sur la laine et les métaux.

Le colonel Roosevelt a ouvert la campagne du parti progressiste, hier soir, par une assemblée monstre tenue à Providence, R.I. Aujourd'hui il se rend à Boston et tiendra une assemblée à Revere Beach.

Hier, à Elgin, comté de Leeds, Ontario, quatre enfants de Thomas Harrison, âgés de 1, 3, 5 et 6 ans, ont péri dans l'incendie qui a détruit la maison de leurs parents.

M. Philippe Hébert a signé hier, à Montréal, le contrat du monument Edouard VII. Le distingué artiste est parti aujourd'hui pour Paris, où il se mettra immédiatement à l'œuvre. Il espère que tout sera complété dans deux ans.

Un épicier de S. Sauveur Québec a reçu par la maille, une machine infernale qui a failli causer un grand incendie. Cet engin de destruction, qui consiste en une petite boîte contenant cinq cartouches liées ensemble par des fils, a été remis à la police, qui s'occupe aujourd'hui d'éclaircir ce mystère.

En attendant l'arrivée de Sam Scheppe, lundi, les autorités de New-York concentrent leur attention sur les maisons de jeu où va se corrompre la police. Une descente a été faite hier dans dix huit de ces établissements qui paient des pots de vin aux policiers.

Un train de passagers du C.P.R. a déraillé samedi à un mille à l'ouest de la Jonction Bethanie, Ontario. La locomotive et quatre chars ont quitté la voie. Cinq hommes, tous employés du train, ont été blessés.

Les Jésuites ont décidé de fonder un collège à Edmonton, Alberta, et il est probable que la nouvelle institution ouvrira ses portes en septembre 1913.

Le général William Booth, fondateur de l'armée du salut, est mort hier soir à Londres. Il était né à Nottingham en 1829.

On annonce d'Ottawa que le général Catton, commandant de la Division militaire de l'ouest, à Toronto, prendra bientôt sa retraite et sera tout probablement remplacé par le général F. L. Lessard, actuellement adjudant général.

M. I.J. Walsh, un citoyen de Québec bien connu, est mort subitement lundi après midi pendant qu'il était en visite chez des amis à Portland. Le défunt était le père du Dr J. Walsh, agent d'assurance à Winnipeg, de Madame Jules Garneau, de Québec, et de Madame J.J. Murphy, de Montréal.

Le steamer "Eric" échoué sur l'île de Sable, s'est rompu en deux et est maintenant une perte complète. Tout l'équipage est sain et sauf. Ce vaisseau appartenait à Turnbull Brothers, de Cardiff, Angleterre.

Une dépêche de Londres dit que le roi George a failli, hier, être victime d'un accident d'automobile. Il revenait en auto de Bolton Abby, Yorkshire, lorsqu'à un tournant sa voiture a rencontré une autre automobile. Cette dernière a évité la collision en tombant dans un fossé où elle a versé sans dessus dessous.

Il paraît que Montréal est menacé d'une épidémie de picote par le fait que deux citoyens de cette ville, qui étaient allés faire un petit voyage aux Eboulements, sur la rive nord du fleuve, en bas de Québec, en sont revenus avec la picote. La fille de l'un d'eux l'a contractée et tous trois se trouvent maintenant à l'hôpital.

En juillet dernier, d'après les statistiques publiées à Ottawa, il y a eu quarante six différents ouvriers. Dix sept mille ouvriers ont été affectés. Il y a eu dans cette même période 108 accidents fatals sur un total de 380.

Sam Scheppe, dont l'interrogatoire hier, à New York, a duré deux heures, a fait de si importantes révélations que des actes d'accusations ont été immédiatement dressés contre six compagnons du lieutenant Becker. On les considère comme complices du meurtre de Rosenthal.

Un comité du sénat de Washington a rejeté la résolution suggérée par le Président Taft au sujet du canal de Panama. On ne croit pas que le président oppose son veto au bill.

Les dix huit échevins de Détroit, Mich., accusés d'avoir accepté ou d'avoir promis d'accepter des pots de vin pour accorder des faveurs à la compagnie de chemin de fer Wabash, ont comparu devant la cour de police, hier. Ce procès promet des révélations sensationnelles.

Les autorités de Washington ont commencé une enquête au sujet de la mort de l'Américain James Wood Rogers, qui a été tué par les troupes anglaises dans les forêts de l'Afrique Centrale.

On annonce de St Petersburg que M. Ali Syrtlanoff, avocat bien connu et membre de la Douma, qui a défendu le général Stoessel devant la cour martiale de l'accusation d'avoir livré Port Arthur aux Japonais, a été assassiné, aujourd'hui, dans la maison du général Sheik Ali, à Ufa, Russie d'Europe. On ne connaît pas le mobile du crime.

Le Dr Sun Yat Sem, le premier président de la république chinoise n'a pas été assassiné. Il est en route pour Pékin, mais ses amis lui envoient de nombreux télégrammes pour lui conseiller de ne pas se rendre dans la capitale, où on aurait projeté de le mettre à mort.

Le Grand Tronc Pacifique.

Nouveau train et service amélioré.

Le Grand Tronc Pacifique est la ligne la plus courte et la plus rapide entre Winnipeg, Saskatoon et Edmonton, avec lumière électrique, chaudières et de superbes chars à dîner. C'est la ligne la plus pittoresque et elle traverse les endroits les plus riches de tout l'Ouest canadien.

Les billets directs avec réserve pour char d'été sont vendus par tous les agents du Grand Tronc. Les trains sont maintenant en opération de Winnipeg à Regina, Yorkton et Conora, Sask., aussi à Comerose, Mirror, Edson, Hinton, Jasper Park et Fitzhugh, Alta.

Le Parc National Algonquin

SUR LA VOIE DU GRAND TRONC

De grandes améliorations ont été faites à l'hôtel Highland Inn, situé dans le Parc National Algonquin, d'Ottawa, à 170 milles à l'ouest d'Ottawa, et à 205 milles au nord de Toronto, sur le chemin de fer du Grand Tronc. Ce magnifique hôtel possède actuellement cinquante chambres de plus. On peut maintenant fournir tout le confort désirable à deux cents hôtés. Le parc National Algonquin situé à 1,700 pieds au dessus du niveau de la mer, est d'une salubrité insurpassable, c'est là que l'on trouve l'air le plus pur, et il y a peu d'autres endroits au Canada offrant autant d'attractions durant la saison de villégiature. Le parc National Algonquin est populaire chez les touristes de tout le continent américain. Pour renseignements complets, s'adresser à M. J. Quinlan, D. P. A., gare Bonaventure, Montréal, P. Q.

Encouragez votre journal

On a dit en haut lieu que sans le journal, notre langue maternelle serait privée de l'un des principaux éléments de sa conversation au Canada et c'est vrai.

Sachons donc apprécier nos journaux, quelques modestes qu'ils soient, puisque nous avons dans chacun d'eux un champion dévoué de notre langue et de notre foi.

Sachons aussi reconnaître les efforts qu'ils font pour grandir et pour devenir plus forts, plus influents, plus utiles.

En s'y abonnant, on contribue à leur succès et ce succès tourne à l'honneur et au profit de notre race.

En effet, si tous les Canadiens français se faisaient un devoir de recevoir nos journaux, ces derniers pourraient s'améliorer sans cesse pour le bien de tous.

On peut encourager nos journaux en s'y abonnant. On peut encore contribuer puissamment à leur progrès en patronnant de préférence les maisons de commerce qui annoncent dans leurs colonnes.

Un journal de Winnipeg estime que le Grand Tronc Pacifique a besoin de 15.000 hommes et 10.000 autres sur la ligne Hudson Bay. Ceci est une opportunité pour un homme entreprenant de se gagner d'argent pour passer son hiver en rentes.

L'hon. M. R.L. Borden, premier ministre canadien, quittera l'Angleterre le 30 du courant, en route pour le Canada.

Depuis au-delà de Cinquante Ans.

Le sirop calmant de Mme Winslow a été employé par des milliers de mères pendant la dentition des enfants. Si vous êtes dérangé pendant la nuit, troublé dans votre sommeil par l'enfant qui perce une dent avec douleur, envoyez de suite chercher une bouteille de sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Il soulagera instantanément le pauvre petit malade.

Fiez-vous-y, mères, il n'y a pas à s'y tromper. Il guérit la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins. Il guérit les coliques, il attendrit les gencives, fait disparaître l'inflammation et donne du ton et de l'énergie au système en général. Le sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est plaisant au goût et c'est la prescription d'une des plus vieilles et des meilleures nourrices des États-Unis. En vente chez tous les pharmaciens par tout l'univers. Demandez avec confiance le sirop calmant de Mme Winslow.

Au bord de la Mer

Comme l'époque est arrivée pour les citadins de choisir un endroit de villégiature, ceux qui ont l'intention d'aller passer quelque temps au bord de la mer, ne sauraient mieux faire que de se procurer la nouvelle brochure publiée par la compagnie de chemin de fer du Grand Tronc et intitulée, "The sea shore".

Cette brochure vous fera connaître une foule d'endroits intéressants sur Long Island Sound, via New London, Conn., faciles d'accès par les trains rapides et confortables de la compagnie de chemin de fer du Grand Tronc. Ces endroits sont les meilleurs pour prendre des bains de mer et faire la pêche en haute mer. Tous les renseignements désirables sont donnés dans cette brochure qui est magnifiquement illustrée. On peut en obtenir un exemplaire gratuitement en s'adressant à M. J. Quinlan, D. P. A., gare Bonaventure, Montréal, ou au bureau local de la compagnie de chemin de fer du Grand Tronc, à St-Hyacinthe.

La ville de Flora, vieille seulement de 3 à 4 ans; Prince Rupert, le terminus du Grand Tronc Pacifique, a déjà plusieurs résidences privées que peuvent envier les villes voisines.

Il y a trois ans, le site du premier logement fut creusé; aujourd'hui, il y a de beaux parterres, qui étaient il y a quelques années remplis de broussailles. Il est reconnu que c'est un bon terrain pour l'herbe, les fleurs et les vignes.

Prince Rupert est appelé à devenir un centre commercial en même temps qu'une magnifique place pour résidences privées, car ses environs offrent une vue magnifique.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Pour les colons

à la recherche de FOYERS

Excursions de Colonisation

Manitoba
Saskatchewan
et
Alberta

Moût 6, 20
Sept. 3, 17

Billets bons pour deux mois.

Pour plus d'informations s'adresser aux agents de la Cie du Pacifique Canadien.

EMILE J. HEBERT,
1er assistant
Agent général des passagers

Horaire des trains

11.40 a.m., 7.25 p.m., tous les jours, excepté le dimanche, allant à St Guillaume et les stations intermédiaires.

8.40 a.m., 3.15 p.m., tous les jours, excepté le dimanche, allant à Stanbridge et les stations intermédiaires, faisant raccordement à Farnham, pour Sherbrooke, Mégantic, Newport et Montréal.

OFFRE SPECIALE

DURANT LE MOIS DE SEPTEMBRE 1912
GRATIS — avec la prime régulière sous conditions
UN SERVICE A LIMONADE
A chaque personne retournant plus de 3 douzaines de sacs vides de 6-lbs. de la Farine Préparée P.A., et pour moins de 3 douzaines de sacs vides de 6-lbs.
UN PLATEAU (Café) ou UN MEDAILLON
BRODIE & HARVEY
14-28, Rue Steuy - Montréal



Gateaux, Biscuits, Pâtisseries.

Ce qui a fait, ce qui justifie la vogue sans cesse croissante de la

Farine St. Lawrence

c'est sa haute qualité. Toute personne qui s'en est servie pour Gateaux, Biscuits ou Pâtisseries en a obtenu des résultats tellement satisfaisants qu'elle l'a non-seulement adoptée définitivement, mais encore qu'elle la recommande chaleureusement dans le cercle de ses relations.

Le volume des ventes—toujours croissantes—consacre le succès des marques de Farine "St. Lawrence".

THE ST. LAWRENCE FLOUR MILLS CO. LIMITED
1110, RUE NOTRE-DAME OUEST MONTREAL. PHONE BELL MAIN 8741.
"La Farine St. Lawrence, blanche et pure comme le Lys".

LES PRÉVOYANTS DU CANADA

Assurance FONDS DE PENSION

ETAT DES AFFAIRES AU 30 JUIN 1912 :

	31 déc. 1909	31 déc. 1910	30 déc. 1911	31 mars 1912	30 juin 1912
Sections....	45	149	224	240	255
Sociétaires..	1,880	8,540	14,228	15,349	16,235
Pensions....	5,205	19,269	30,910	32,997	34,450
Actif.....	\$16,461.94	\$76,217.94	\$170,670.80	\$193,325.00	\$213,025.02

ANTONI LESAGE, Gérant-général.

BUREAU-CHEF :—85 rue Dalhousie - - QUEBEC

ARMAND BOISSEAU, Notaire, Agent, St-Hyacinthe

Magasin de Hautes Nouveautés

Il est reconnu que pour avoir le plus grand choix d'Étoffes à Robes, Soies de Fantaisie pour Blouses, Garnitures, Collets, Dentelles, Sacoques, etc., il faut visiter le magasin de BERGERON & SICOTTE.

Un immense assortiment d'Indiennes, Ducks, Mouselines, Oranis des couleurs les plus nouvelles, aussi Cotonnades de toutes orte

Tapies et Prelarts

Notre département de Tapies et de Prelarts est reconnu comme étant le plus considérable en ville.

Nous attirons votre attention sur nos Tapies tout laine de la marque "MAPLE LEAF" supérieur à tout autre tapis de ce genre comme couleur et durabilité.

Tapies de foyers, Prelarts jusqu'à 4 verges de large. Portières, Rideaux, Tapies de tables, etc.

UNE VISITE VOUS CONVAINCRA

BERGERON & SICOTTE

ST-HYACINTHE

PACIFIQUE CANADIEN

Excursions de Moissonneurs les 16 et 28 Août

1912

\$10

POUR WINNIPEG

TAUX PROPORTIONNELLEMENT RÉDUITS AU-DELA.

DE TOUTES LES STATIONS DANS LES PROVINCES DE QUÉBEC ET ONTARIO, RENFREW, SHARLOT LAKE ET À L'EST.

Aucun changement de chars entre Montréal et l'ouest canadien. Aucun embarras de douanes ou d'inspection d'immigration.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'agent du Pacifique Canadien le plus rapproché ou à LOUIS BAROULOUX.

